

Bûcherons

Le travail de ceux-ci a été évoqué par Pierre Aubert qui en a fait l'un des éléments de sa fresque de la cuisine des Mollards.

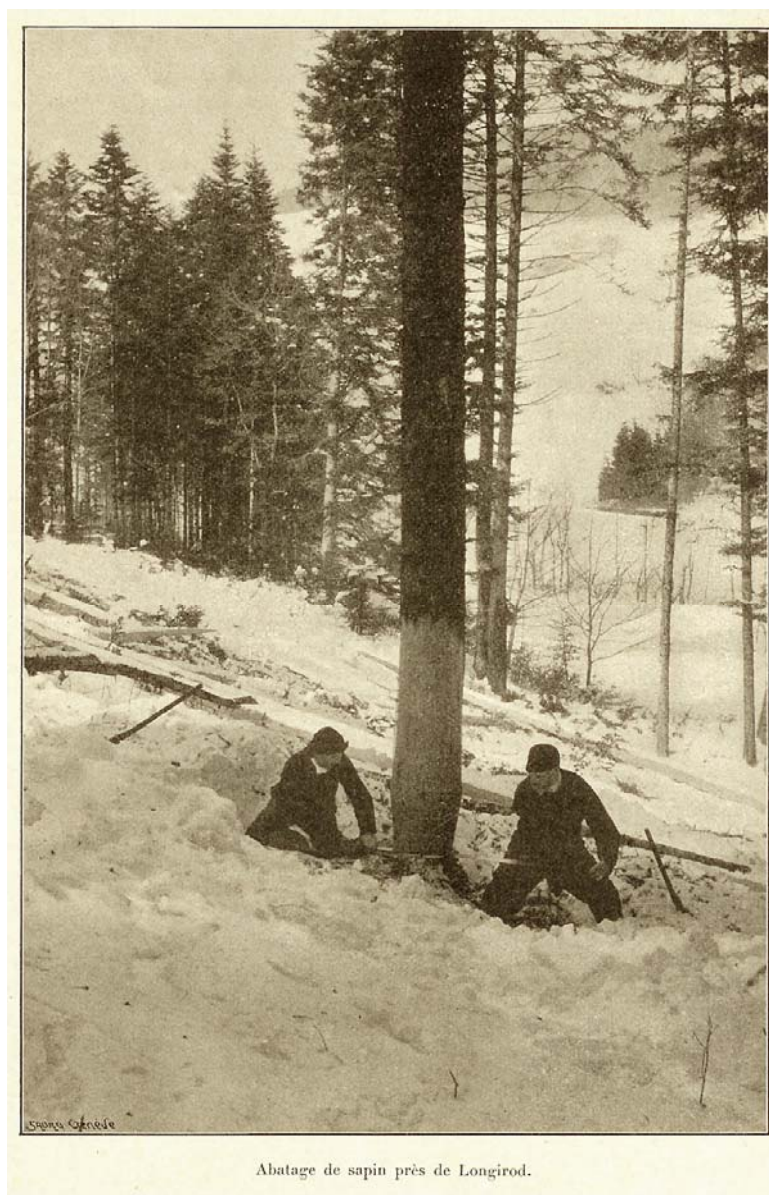


Photo extraite de l'ouvrage : La Patrie vaudoise, de Armand Vautier, 1903.

Auguste Piguet en a parlé de manière succincte :

Munis de haches (*schlœt*) et de louves (*louve*), ces bûcherons improvisés s'attaquaient bravement aux fiers sapins, vieux de deux siècles. Travail dangereux parfois. L'espace manquait dans la joux druve pour ..

faire choir le colosse. Il lui arrivait de s'accrocher aux branches de ses congénères. Dégager "l'affohlion" comportait des risques. La tradition garde le souvenir de maints accidents graves, mortels même, survenus dans ces circonstances.

Le noble tronc, une fois sectionné en "billons", il importait de les "déjorer", c'est-à-dire de les traîner à port de char. L'opération s'effectuait de préférence en hiver, au moyen de "l'aïndzerei"; plus tard de la luge à plots, invention locale d'un type spécial. La "queue" du sapin, aussi appelée "coucheron", demeurait d'ordinaire sur place. Il en était de même des troncs plus ou moins tarés, réputés ne pas valoir la voiture. Ces "couvenyè" pourrissaient sur place des décades durant.

Le voiturier (*charoton*) disposait les billons en longues rangées au bord d'un chemin digne de ce nom. Il les entassait sur un emplacement propice légèrement surélevé, "l'amatonnoir". Le "maton" ou tas comprenant d'ordinaire un étage, il fallait prendre garde de placer les billes à "valondze", c'est-à-dire légèrement inclinées dans le sens de la pente.

Même après l'apparition des scieries, nos chappuis taillèrent les ramures à la hache. On en découvre encore maints témoignages, ainsi à l'Hôtel de Ville de l'Abbaye.

Bûcherons, voituriers, charpentiers et menuisiers (nous disions menuisiers) furent longtemps des natifs. Sur le tard seulement apparurent des ouvriers de la plaine vaudoise, d'Outre-Sarvine ou d'Italie pour combler les vides laissés par les exigences de l'industrie.

Chacun ne dispose pas d'un attelage. La "lugette à bras et le charret à deux roues" servaient aux particuliers à descendre du gros et du menu bois d'affouage. Les humbles "loudzatterres" et les vaillants "traîneurs de charret", naguère rares, se sont multipliés pendant la guerre.

Un solide gaillard frappe à grands coups de maillet sur un fer horizontal pourvu d'un court manche vertical qu'il tient de la main gauche. Cet homme est un "terterot", un couvreur, en train de fendre les bardeaux. Il se sert à cet effet d'une poutre horizontale reposant sur quatre pieds. Le segment de bille à fendre, le "morachon", se glisse dans une encoche pratiquée dans la poutre.

L'homme du métier doit savoir, à première vue, distinguer en forêt le bois propice à la fente. Il faut pour cela une plante "senotte", c'est-à-dire dont les fibres s'inclinent vers la gauche. Le bois "deitrou" fend mal.

Bûcherons. Nos vaillants montagnards devaient à chaque instant mettre eux-mêmes la main à la pâte. Par la force même des choses, ils s'improvisaient bûcherons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, voire maçons ou forgerons.

Les bûcherons professionnels, les « *chappleurs* » pour nous servir de l'ancien terme du cru, étaient encore rares. La plupart des communiens se chargeaient de fabriquer eux-mêmes les plantes à eux accordées au Risoud et leur bois d'affouage. Ils exerçaient à l'occa-

sion leur droit de bochéage, une fois l'indispensable billet obtenu. On voyait même des veuves abattre les plantes de leur lot, par économie ou nécessité.

Auguste Piguet, Le Chenit II, 1952

Bûcherons. — Dîmiers, recensements et autres documents du siècle s'abstiennent de qualifier qui que ce soit de *bûcheron* ou de *chappleur*. Fait significatif. L'abattage et le façonnage du bois s'opéraient donc encore par des non-professionnels. Comme du passé, les concessionnaires de plantes s'efforçaient à les tailler eux-

mêmes ; de vaillantes femmes s'en mêlèrent, assure la tradition.

Les commerçants, acquéreurs de parts d'autrui, chargeaient des gens besogneux, pauvres en terres, de l'opération. Ce n'étaient pas des bûcherons de profession, mais des *journaliers d'occasion*.

La commune vendait souvent du bois sur des propriétés particulières. Des *équipes* de l'endroit se chargeaient de ces abattis lorsque le *commun* n'était pas prononcé.

Le Chenit exigeait parfois des *amodiataires* de ses montagnes ou de leurs *fruitiers* le débroussaillage des plans, l'abattage même de cantons de bois. Des gens de la plaine, voire de plus loin, figuraient parmi ces bûcherons improvisés.

L'Etat continuait à utiliser les forêts de la Vallée pour la reconstruction ou la réparation de ses bâtiments du dehors. Les trois communes de la Vallée débattaient âprement les prix, finissant presque toujours par conclure un pacte avec le bailli. Aux autorités locales de désigner les abatteurs, ainsi que les voituriers pour le transport. Le gouvernement attribuait les plantes nécessaires. Nombre de bras se trouvaient ainsi occupés et les communes y avaient profit en dépit de la modicité des prix. Voici les plus importants des accords ainsi conclus au cours du siècle :

1732 : Dix-sept plantes. Reconstruction de l'église de Cuarnens.

1756 : Marinage destiné à l'abbaye de Mont.

1757 : Nonante-huit plantes. Remise en état des bâtiments à Romainmôtier.

1758 : Rebâtisse du château de Bursins, de l'abbaye de Mont et du prieuré d'Orbe.

1759 : Prieuré d'Orbe (continuation des travaux), cure de Penthaz.

1762 : Vingt-six plantes. Rebâtisse de la cure d'Agiez.

1776 : Construction des cures de Longirod et Burtigny.

Auguste Piguet, Le Chenit III, 1971.



Les représentations du bûcheron à l'abattage, autant en peinture qu'en photos, ne sont pas très nombreuses. Il vaut donc la peine de s'attarder sur cette toile de Hodler.



La grande louve fut toujours indispensable en forêt.

Jean-François Robert, « l'homme qui fait parler les outils », traite avec beaucoup de poésie du métier :

Bûcherons et débardeurs

Les *cognées* des moines défricheurs ont disparu depuis longtemps, certes, et celles qui occupent leur place dans les collections sont des haches modernes de bûcherons qui datent, pour les plus anciennes, du siècle passé. Mais elles sont là, lourdes ou petites, déformées ou intactes mais rouillées, témoins muets de ces temps moins reculés qu'on ne pense où la scie était encore proscrite en forêt. (Car la scie – qui impose le travail à genoux et le port des *genouillères* de cuir – la scie qu'on croit indissolublement liée au métier de bûcheron, n'a fait son apparition sur les chantiers de coupe qu'au début du siècle dernier seulement). Elles occupent du reste une place importante dans la collection, les *scies*: passe-partout à dents de loup et poignées fixes, à dents-rabot et poignées amovibles, égoïnes à denture américaine, avec ou sans poignée d'appoint (fig. 3), scies montées à bûches ou scies à arc de métal, de facture récente. Et la *serpe* encore, avec son bec de rapace, cette troisième main du bûcheron; et l'autre aussi, la «*yaudze*», droite, lourde, sans fioritures, plus paysanne que bûcheronne, pour façonner les fagots. Ce sont là les outils majeurs du bûcheron, auxquels viennent s'ajouter le *merlin* qui marie la masse et la hache, le *cherpi*, crochet massif en forme de patin pour faire tourner d'une pointe hargneuse le billon inerte, le *tourne-plot* puissant, même démanché, le *plumet* à écorcer, ce tard venu dans la panoplie bûcheronne, et les *coins* ébréchés, malmenés, arborant leurs dessins en arêtes de poisson comme une cicatrice! C'est le monde rude et magique des sous-bois frigorifiés où bouronne un feu de «*segnons*», alors que la chute d'un arbre déchire l'air froid et que fume l'haleine des bûcherons, après l'effort!

Avant que les véhicules à moteur ne pénètrent en forêt avec leurs décibels et leurs gaz d'échappement, c'est le cheval qui tractait, de préférence sur la neige, les charges que l'homme n'aurait pu

déplacer par ses propres moyens. Si certains bûcherons étaient aussi débardeurs, tous ne pratiquaient pas ce métier car tous ne possédaient pas de cheval. Un métier à part, qui n'est jamais force brutale mais savante mise en œuvre de lois non écrites, subtile synthèse entre le poids de la bille, son centre d'équilibre (qui détermine le point d'attache) et l'angle selon lequel doit s'exercer la traction, dans un art qui mêle habilement la force intelligente du cheval et la ruse qui déjoue l'obstacle! Et lorsque la ruse ne suffit plus, le *cric* (fig. 4) est là, puissant, râblé, avec sa manivelle à cliquet qui interdit de reperdre le chemin gagné centimètre par centimètre! Mais qui dit débardage sous-entend jeux de *chaînes* diverses, «*commangles*», simples ou doubles pour prendre les billes en traîne, *piet de biche* pour arracher les languettes («*décommangler*»), *clameaux* pour ancrer les billons entre eux sur le char ou la luge, *traîneaux* avec ou sans les «*écaffes*», ces appuis amovibles pour le transport des stères.





Pas facile d'en venir à bout...

Les bûcherons d'Eugène Meylan, garde forestier du Séchéy dans le Risoud en 1918 :



Toutes les photos de cette coupe extraordinaire proviennent de Rétro-Viseur, Baudat 2013. Eugène Meylan est le troisième depuis la gauche, avec la belle moustache.









Haches de bûcherons



Cabane de bûcheron, naturellement primitive.



Le véritable Hôtel du Bûcheron.

La mort du bûcheron

Il ne savait faire que ça, couper des grandes fives, les abattre, les déguiller. Il avait ce grand bruit dans la tête, quand elles tombent du haut de leurs trente mètres dans un immense froissement de branches brisées.

- Il ne faudrait quand même pas être dessous, qu'il se disait, quelle écrasée !

Il ne serait rien resté d'un homme, et de n'importe quelle manière se serait faite la rencontre du monstre et de l'individu qui aurait été pris au piège. Défoncé, peut-être même percé par une branche, allez savoir. Une bien triste fin pour un bûcheron qui aurait su jour après jour éviter tous les pièges de ce métier difficile, où tu te retrouves moulu tous les soirs, plus encore le matin quand il faut te lever et que le jour n'est même pas encore là.

On accomplissait des journées épouvantables, dans le temps, qu'il se pensait. Un peu moins maintenant qu'on a des horaires à respecter, qu'on ne peut plus faire comme on veut. Et c'est tant mieux. On se tuait à la tâche. C'est qu'aussi ça gagnait. On en engrangeait des sous, à la tâche, à déguiller des arbres de l'aube à la nuit, et puis les ébrancher. Fallait nous voir le faire, debout sur le tronc, manier la hache tranchante comme un rasoir dont l'acier parfois résonnait ou vibrait. Ou même chantait. Il chante, le métal, au cœur de la forêt. Du tout bon acier, une hache produite en Italie, là-bas où ils sont les seuls à savoir vraiment les façonner. Les haches et les serpes. Rinaldi, et personne d'autre, connues dans le monde entier. On faisait sauter les branches et les nœuds à la tronçonneuse. Mais pour l'écorçage, on travaillait encore à la hache. On découpait des longues bandes d'écorce sur le côté de l'arbre, tchac, tchac. On aurait dit qu'on accomplissait ces gestes sans effort. C'est peut-être un peu vrai, avec l'habitude. Mais surtout c'est la connaissance approfondie voire totale du métier qui permet cette aisance. Non, on ne se donnerait pas un tour de rein en maniant la hache et en la laissant glisser contre le tronc.

Les arbres bientôt s'étendraient tout blancs puis bientôt tout rouges dans la forêt, les uns à côté des autres, sur leur tapis de branches qu'on laisserait sur place. On ne prendrait jamais que les troncs, on les débarderait, comme on dit. Alors il resterait la carcasse, pareille à une vieille veste dont on n'aurait plus besoin. Tout cela pourrirait sur place, en dix ou vingt ans, ou même en trente, car allez savoir, ces grandes branches, d'autant plus qu'elles s'enterrent, ce n'est pas quelques saisons, et même de grosses pluies, qui vont en venir à bout.

La forêt, au bûcheron, c'était son univers. Il s'arrêtait à neuf heures. Il s'asseyait sur un tronc. Il ouvrait son sac à poil, un vieux qu'il avait racheté d'un voisin qui ne s'en servait plus, un vieux grognard en bout de carrière qui était mort maintenant depuis plus de vingt ans. Le pauvre, un de plus qui n'avait plus mal aux dents, et pourtant comme il se souvenait encore de lui, qui avait lui aussi été bûcheron. Comme elles passent, les années. C'est inusable, ce genre de

sac, quand on le soigne. La bouteille de vin d'un côté, le pain de l'autre, au milieu le dîner que sa femme lui avait préparé. Le vin, il l'avait mis dans une bouteille de bière d'Orbe de 5 dl, des comme on n'en fait plus, puisque la bière, à Orbe, on n'en brasse plus depuis belle lurette. Reste plus que la bouteille qu'on garde avec de l'affection. Mais à dix heures pas de vin, juste de l'eau que l'on prend dans une autre bouteille. Il avait sorti son couteau, un opinel, qu'il avait essuyé sur son pantalon, toujours à la même place. Il avait mis un sac de jute, celui qu'il servait parfois pour écorcer, quand c'est le printemps et que la sève gicle, sur le tronc, pour couper l'humidité. Et puis aussi c'est plus confortable.

Et il était là, il écoutait les oiseaux, il contemplait la forêt. Au travers de laquelle tombaient des rayons de lumière dorée venue d'en haut, de plus haut que ces immenses cimes. C'est beau, la forêt, quand même, qu'il se disait, c'est sacré. Et il regardait encore et toujours ces immenses cimes qui montaient à l'assaut du ciel, qui se dressaient toutes droites sur des dizaines de mètres. Le bas, sur près de dix ou quinze mètres, sans branches, juste un ou deux vieux mognions qui n'étaient que d'anciennes branches sèches. Parfois il se mettait au pied de ces arbres et il regardait les cimes. Il voyait défiler les nuages, là haut, ça lui donnait une impression de vertige. Et il n'arrivait pas à croire que ce serait lui, dans un instant, qui allait abattre de tels monuments. Était-il donc un saccageur ? Il ne le croyait pas. Il ferait de la lumière pour les plus jeunes qui croîtraient plus vite. Le sous-bois reprendrait de la vigueur. La forêt se régénérerait. Il n'était en somme, lui, qu'un gardien de la forêt, son serviteur. Il travaillait à son avenir. Ce n'était nullement un massacreur comme les gens sans connaissance souvent le croient.

La forêt... Maintenant qu'il était moins bien qu'avant, c'est vrai, ça, des fois il se sentait comme un poids au niveau du cœur, et aussi il était plus vite fatigué, certains de ses proches, ils lui disaient :

- Il te faudrait arrêter le métier et aller en usine. Ce serait moins pénible.

Peut-être, mais aller faire quoi, en usine ? Et puis il ne s'y voyait pas, rien à faire. Il lui fallait l'air du large, son indépendance, sa liberté totale.

Il avait cinquante-sept ans, cinquante-sept balais, comme il se disait parfois avec un léger sourire, et ça voulait tout dire, que la roue, elle avait aussi tourné pour lui. Pas rien que les autres, qui s'enfilaient dans le temps, qui se dirigeaient tout gentiment là où l'on n'est plus obligé de cirer ses chaussures. On commençait à voir le bout. De quoi ? De sa vie, simplement. On se résignait à l'abandon de certaines choses, on devenait moins exigeant tout en supportant avec plus de philosophie ses misères. On se révoltait moins, en somme, on acceptait.

Cinquante-sept balais ! Comment avec ça aller trouver un boulot en usine, alors même que lui n'y avait jamais mis les pieds. Et que dès qu'il envisageait de s'y enfile, comme tant d'autres le font, rien qu'à cette idée, la tête lui

tournait, il vacillait. Ce trop de monde que l'on y côtoie l'effrayait. Tous ces gens, et des gens qui ne sont pas comme moi, qu'il se pensait, qui n'ont pas les mêmes aspirations ni le même but dans la vie. Pour lesquels, j'imagine, il n'y a que le boulot et la bagnole, et le samedi-dimanche, et les commissions dans les grandes surfaces, et les vacances, des choses comme ça, superficielles. Moi c'est la forêt, rien que la forêt. Pour les vacances, certes, je dis pas. Je vais deux ou trois jours dans le sud de la France, là où ma femme est née, un petit village dans la montagne, tout en haut, perdu, avec quelques champs et beaucoup de forêt. Mais de la forêt, ça ? Plutôt du taillis. Pas ces plantes comme ici, qui montent à l'assaut du ciel, du petit bois, du bois blanc sans valeur, avec seuls quelques chênes parmi, et par ci par là, quelques gros fayards qu'ils avaient oubliés dans le temps, quand ils faisaient encore du charbon de bois. C'est un peu comme ici, on voit les grands ronds là où ils le faisaient, et quand on gratte la terre, on s'aperçoit qu'elle est toute noire.

Alors il pensait à la France. Mais trois jours là-bas, à aider son beau-frère à faire les foins, et déjà il s'ennuyait. Il retrouvait dans sa tête sa vallée, ses forêts. Alors il réimaginait l'usine qui semblait l'attendre au bout. Et sa vie ainsi, elle lui apparaissait comme un tunnel duquel il ne ressortirait plus. Il y avait eu la forêt et la lumière, même si ce n'est pas toujours drôle, une vie de bûcheron, et maintenant il y aurait l'usine et cet immense tunnel. Et tout ça l'accablait. Et il y avait surtout désormais ce point, là, au niveau du cœur, qui commençait à lui faire souci. Mais il ne pouvait pas se décider à aller voir quelqu'un. Ça passera, qu'il se disait, et il recommençait l'ouvrage. Il continuait. Il préférait encore l'éreintement, être seul dans cette grande nature qu'il aimait. Comme il aimait aussi sa tronçonneuse. Curieux, non, cet engin de malheur toujours à perturber le milieu où l'on est, ce grand bruit de guêpe, cette espèce de miaulement, pour les autres désagréable, et qui t'imaginent, toi le bûcheron, être en train d'abattre tous les arbres de la forêt. Alors que tu n'en es que le jardinier, que tu ne massacres rien, et qu'ils pourraient repasser dans deux ou trois ans, pour voir le bon boulot que tu as fait. Pas ta faute à toi, si pour débarder ils emploient maintenant des engins trop gros qui laissent des traces profondes dans la terre des chemins. Où l'eau, elle reste dix ans. Mais tout ça se comblera aussi, avec le temps. Et puis qui sait, l'eau, peut-être qu'elle sert aux animaux de la forêt, qui s'arrêtent près d'elle, qui la boivent. Tandis qu'autrement, de l'eau, ici, il n'y en pas, on ne sait pas où aller la chercher.

Alors il était là, et il pensait à ses tronçonneuses, car il en avait toujours une en réserve, pour quand l'une vous lâche. Il pensait à son bruit. Que le moteur aille, qu'il ne vous lâche que le moins possible, justement. Que la chaîne soit bien affûtée et morde dans le bois sans qu'on pousse ou qu'on pèse. Cette sciure, cette fumée, cette odeur de benzine et d'huile, faut que tout aille, que tout roule. Il aimait ses outils, qu'ils soient affûtés, en parfait état de marche. Pas une ébréchure sur le tranchant de la hache ou de la serpe, pas un manche qui

voitasse, ou de la saleté qui ne serait pas l'ordinaire de la journée. Du commerce en ordre, comme on dit, tip top. Il aimait ça autant que l'argent qu'il ramenait à la maison et qui avait quand même son importance. La maison, là-bas, il faut bien qu'elle tourne.

- Commissionnaire-magasinier, peut-être que ce serait la seule chose qui puisse me convenir. Que je puisse au moins bouger, et non pas rester le cul collé à une chaise une journée durant, et puis deux journées, et puis la semaine, et ainsi jusqu'à la fin de mes jours. Rivé à un établi. Ne plus se lever que pour aller boire un café ou pisser. Et puis, qui sait, peut-être qu'on doit encore demander la permission, avoir un jeton, des trucs comme ça. Tandis qu'ici, hein! ici, la nature est grande, la nature elle vous accueille.

Il en discutait parfois, de l'usine, avec d'autres qui la connaissaient. Car ici, dans la région, en plus des forêts, qui étaient immenses, à ne pas le croire, et lui il les connaissait toutes, à force de les arpenter dans tous les sens, il y avait les usines, au fond de la vallée. C'était même un monde d'usines auprès duquel la forêt, elle ne pesait pas lourd. En surface et en volume, certes, mais en terme de finance, rien du tout. On brassait d'un côté des cents mille francs, tandis que de l'autre, c'étaient des millions. Y avait pas de comparaison.

Il pensait à cela tout en mastiquant son pain et son fromage, celui qu'il avait acheté à la laiterie du village, un fromage qui a du goût, et non pas une ce ces pâtes insipides que l'on ne trouve que trop. Vieux d'un an pour le moins, une pièce spéciale que le laitier réservait pour ses vieux clients qui l'aimaient corsé. Oh! elle était belle la forêt qu'il regardait. Et cette lumière au travers des arbres. On aurait dit un temple, la forêt. Son temple à lui où il se sentait bien. Il y avait cette lumière, et puis ces bruits, le vent dans les branches, comme un grand souffle qui passait là-haut, et puis le chant des oiseaux. Et puis les odeurs de la forêt, de sève, de ces troncs fraîchement abattus, de ces écorces. C'est l'odeur qu'il aimait, celle des troncs et des écorces, presque un peu piquante parfois. Il la portait sur lui, sur les habits, sur ses cheveux et même sur son visage. Il était imprégné de l'odeur de la forêt sans que cela ne le dérange. Son odeur à lui, d'homme, on respire à déguiller des arbres, à les écorcer, son odeur d'homme qui se mélangeait à celle de la forêt. Et il ramenait ces odeurs à la maison. Et on sentait la forêt jusque dans son garage, même dans son atelier où il aiguisait ses outils et réparait sa tronçonneuse.

Il était seul. Il ne faisait pas équipe. Il lui fallait son indépendance, totale. Il avait essayé. Ça marchait six mois et puis ça se détraquait pour des motifs souvent futiles. L'un avait peur que l'autre en fasse moins et qu'il soit pourtant payé la même chose. On se regardait travailler. On s'écoutait travailler. On ne faisait plus que ça. L'autre, pour finir, alors qu'il aurait du être un ami, une aide précieuse, on ne pouvait plus le sentir. On le haïssait. Alors il retrouvait son indépendance et les choses se remettaient chacune à sa place. Et c'était à nouveau la grande tranquillité quand il arrêtait le travail et qu'il s'asseyait sur un

tronc. Et il regardait précisément cette lumière, et il écoutait les chants des oiseaux, toutes espèces d'oiseaux dont il ne savait même pas les noms. Il restait un peu ignorant du milieu où il vivait pourtant l'essentiel de son temps. Il ne saisissait pas les choses dans le détail, indifférent parfois à des éléments qui auraient retenu ces connaisseurs de la nature. Ce n'était pas un savant, lui, rien qu'un professionnel qui aimait son métier et le milieu où il travaillait. Il pouvait même pas rivaliser, question connaissances, avec des gens qui ne faisaient que s'y promener. Mais l'ambiance, hein ?, l'ambiance qui te pénètre et t'accompagne, heure après heure de chacune de tes journées ?

Ce matin-là, quand même il n'avait pas la pleine forme, moulu plus que d'habitude, il lui semblait, il partit pour la forêt. Oh ! à neuf ou à dix, la machine, elle se sera dégrippée, je ne sentirais plus rien, j'aurai toute mon énergie. Quand je serai chaud et que tous mes muscles, ils fonctionnent, et que ces maux de dos qu'on a le matin, ils ont disparu, comme par miracle. Mais rien ne se rétablissait. Et il sentait comme un point, là, au niveau du cœur, plutôt un enserrement. Et cet enserrement, il ne disparaissait pas. Il restait là pour l'accompagner, mais surtout pour lui donner de l'angoisse. Et puis il y avait aussi cette immense fatigue que d'habitude il ne ressentait pas. Mon Dieu, si je peux plus venir en forêt, et que je sois foutu, qu'il se pensait, qu'est-ce que je vais devenir ? Et cette fatigue, c'était un début d'angoisse et même de panique. Panique pas, panique pas, assied-toi, là, sur ce tronc, repose-toi, laisse-toi aller. C'est ça, laisse-toi aller, ne pense plus à rien. Repose-toi.

- Faut que je m'appuie à un tronc, qu'il se disait à lui-même. Car ici, il ne se parlait

jamais qu'à lui-même. On ne pouvait même pas avoir un chien, dans la forêt. Il y a longtemps qu'il aurait été écrasé par ces arbres qu'on abat. On ne peut qu'être seul.

Alors il avait changé de place. Il s'était mis au pied d'un gros sapin, une plante immense,

le plus gros sapin du coin et qu'il avait déjà repéré le matin, un de ceux qu'on laisse en place, comme témoignage d'une forêt d'autrefois, un de ces arbres qui doivent bien avoir dans les deux ou trois cents ans. Il s'était appuyé contre le tronc du seigneur de la forêt. Il avait senti le rugueux de son écorce dans le dos. Il s'était appuyé bien fort, peut-être que ça le rassurerait, et que bientôt son mal, il passerait. C'est pas possible que ça ne passe pas. Je ne vais quand même pas me laisser crever aujourd'hui. Pas aujourd'hui, j'ai tellement de choses encore à faire. Et je l'aime tellement la forêt. Mais l'angoisse, elle était la plus forte. Il n'était pas bien. Oh! non, pas mourir, qu'il se disait, pas aujourd'hui, demain d'accord, mais pas aujourd'hui, pas maintenant. On ne s'efface pas comme ça, subitement, sans qu'on n'ait rien préparé.

C'est vrai qu'il ne se sentait pas prêt à mourir. Quoique à la mort, il y pensait souvent, pendant ses journées, dans sa solitude qui n'en était jamais, puisqu'il y avait la forêt. Mais il la voyait toujours devant. Et aujourd'hui il n'était pas prêt. Il sentait d'ailleurs qu'il ne serait jamais prêt. Il était comme un enfant, plein d'images, plein de tendresse pour toutes sortes de choses et avec toujours la vie devant lui et non derrière. Devant lui, grande lumière, lumière, lumière... Il aurait voulu plutôt s'endormir, sans souffrance, sans rien sentir, et surtout pas ce point là sur le côté ou au milieu de lui et qui donne de l'angoisse. Ne pas se voir passer de l'autre côté. Qu'est-ce qu'il y a, de l'autre côté ? Mais il n'y a rien, de l'autre côté, ça n'existe même pas, de l'autre côté, c'est rien qu'une image qu'on a pour expliquer. Pas souffrir, s'endormir, rien voir. Mon Dieu, ça lui tirait tant, ça lui tirait tant du côté du cœur. Et l'angoisse le serrait, l'effrayait, l'inondait. Il n'y avait plus ici qu'angoisse, dans la grande forêt, plus de lumière, la nuit, déjà, alors que ce n'est encore que le matin. Il tenait une branche dans sa main, crispée. C'était son dernier refuge, le bois que l'on aime, la forêt, une sensation. Et même si c'est rugueux, c'est quelque chose. Et ce serait terrible quand même de mourir. Mourir, mourir. Et moi qui n'ai même pas vécu, et moi qui ai tout loupé, à part la forêt, et elle a valu quoi, ma vie ?

Alors le bûcheron, ainsi qu'il en avait été de cent autres bûcherons qui avaient passé à la même place, dans la même forêt, qui avaient vu la même lumière dorée, alors le bûcheron, il fut mort. Et on le retrouva à sept heures du soir, adossé contre le pied du géant, juste un peu affaissé sur le côté. Et une grosse branche dans la main.

La forêt, par André Guex, Editions du Griffon, Neuchâtel, 1966 :



Marquez !

M. Jean-Bernard Chapuis, ingénieur forestier, montre une plante à abattre.



Des municipaux et des arbres



L'outil d'aujourd'hui...



... et celui de naguère



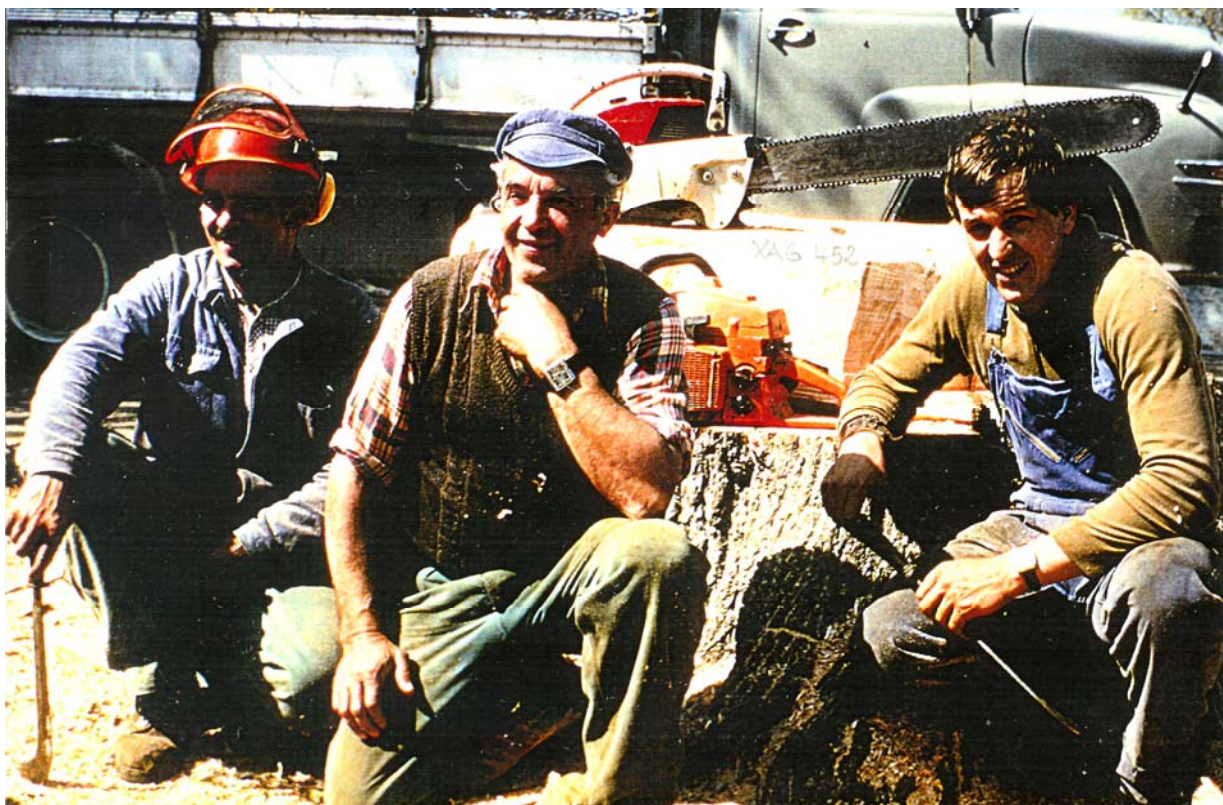
Chemin du Poteau tel qu'on le remonte l'hiver en ski de fond.



Que la forêt est belle !



Les bûcherons entrent dans la modernité



A la pause, ou histoire d'aiguiser une chaîne de tronçonneuse.



Les Stihl, les meilleures...





Si vous aimez ébrancher, alors là vous allez être servi !



Quand viendra l'heure de savoir si l'on a vraiment bossé !



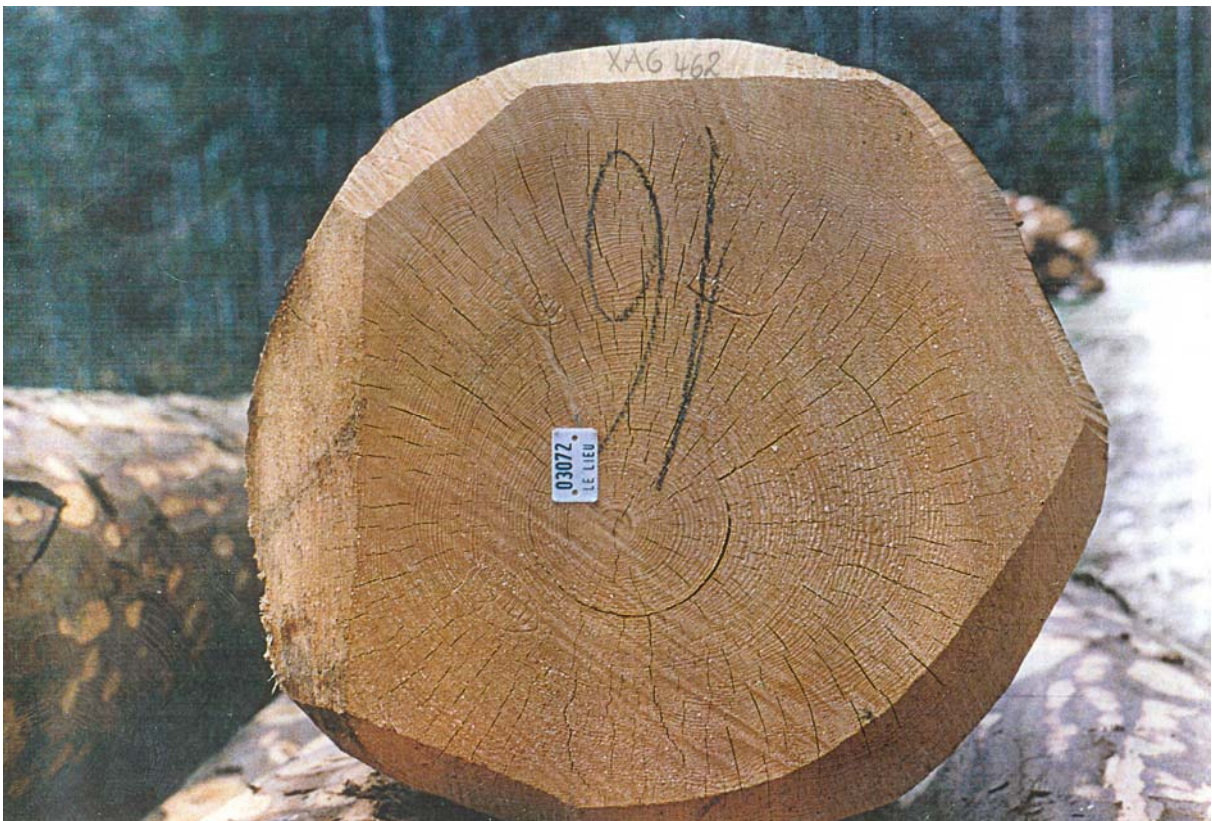
Ces magnifiques stères.



Il a fallu auparavant rebiller.



Cette forêt que l'on jardine.



Ainsi saura-t-on sur quelle commune on navigue !